

## Women in Art and Literature Networks : Spinning Webs

**Katja Gentric**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29219>

DOI : [10.4000/critiquedart.29219](https://doi.org/10.4000/critiquedart.29219)

ISSN : 2265-9404

**Éditeur**

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

**Référence électronique**

Katja Gentric, « Women in Art and Literature Networks : Spinning Webs », *Critique d'art* [En ligne],  
Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL :  
<http://journals.openedition.org/critiquedart/29219> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.29219>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

---

# Women in Art and Literature Networks : Spinning Webs

Katja Gentric

---

- 1 Par sa finition le livre évoque la fragilité, la subtilité, quelque chose de peu visible, peu tangible : le réseau est apparenté à la toile d'araignée, un système interconnecté, intercommunicant et paradoxal (p. 1). Suite à une série de publications françaises dédiées à « la création au féminin », les éditrices choisissent ici de traduire les essais vers l'anglais, s'ouvrant ainsi aux polémiques qui peuvent apparaître entre les deux traditions universitaires quant aux usages d'un corpus théorique. L'organisation des treize articles selon trois parties sous-entend une progressive émancipation des règles sociales dominantes (« Part I : Following the Rules » p. 17-63, « Part II : Bending the Rules » p.65-127, « Part III : Making One's Own Rules » p. 129-200). Commencant par des exemples européens du début du XIXe siècle (Autriche, France, Allemagne, Belgique, Italie), les auteurs présentent une série de portraits de femmes précurseuses de par leur indépendance et leur entrepreneuriat. Malgré sa brièveté, chaque texte parvient à donner un aperçu de plusieurs carrières interdépendantes. Se tenant rigoureusement au parti pris de fournir des études de cas, leurs sources sont majoritairement issues d'archives inédites. Les dernières contributions, dédiées aux réseaux des années 1970 à nos jours, sont attentives aux répercussions des théories de la même période (p. 108). Le texte de Margot Lauwers sur les racines féministes de l'*ecocriticism* est entièrement dédié à l'analyse de l'évolution d'un débat théorique (« Unearthing Ecocriticism's Feminist Roots », p. 157-168). Pourtant, dans leur ensemble, de par le choix des cas étudiés, ces textes tiennent à peine compte du travail fait au nom de l'intersectionnalité, une absence ressentie comme une omission puisque, ailleurs, les études cherchant à lever le silence au sujet des contributions des femmes se font le devoir de se montrer très attentif à toute forme de mécanisme d'exclusion. Précisons toutefois que Floris Taton, dans son texte dédié à la A.I.R. Gallery de New York, s'interroge sur ces absences (p. 153). Comment réconcilier l'esprit d'indépendance de ces femmes avec la nécessité vitale de s'assurer du soutien d'un réseau ? Il ne va pas de soi qu'elles souhaiteraient travailler en collectif ou qu'elles aient l'ambition de faciliter la participation à d'autres femmes. La lutte de faire reconnaître sa pertinence dans un

monde dominé par la voix masculine nécessite en soi une détermination hors commun. Les textes montrent les multiples façons inattendues à partir desquelles les réseaux peuvent se construire pour contrevenir l'évidence que l'existence d'une artiste isolée, sans réseau, est tout simplement inconcevable.